

Noir, brun, rouge, violet et jaspé: les marbres du Chablais vaudois

Paul Bissegger

On ne se doute guère, en général, de la richesse du canton de Vaud en diverses variétés de «marbres», soit calcaires plus ou moins métamorphisés prenant un beau poli, tirés tantôt du Jura, comme le calcaire gris-blanc de Concise, ou celui jaune clair d'Arzier, tantôt des Préalpes vaudoises, et essentiellement du Chablais¹. Ces derniers matériaux surtout trouvèrent de nombreuses applications, comme le relève le «Rapport sur l'exposition des produits de l'industrie suisse», en 1833: «C'est de la vallée du Rhône et principalement des environs de Roche et de Villeneuve dans le canton de Vaud qu'ont été tirés presque tous les marbres qui ont figuré à l'exposition, et dont plusieurs sont d'une grande beauté (...).»² Le rapport cite ainsi, parmi les productions les plus remarquables, certaines exécutées en marbre d'Arvel, en marbre de Roche, en brèche calcaire de la Tinière verte ou rose, ainsi que des tablettes en marbre de Saint-Triphon et en Châble rouge. Ces carrières, exploitées intensivement au XVIIIe et XIXe siècle, surtout par les marbriers Doret³, sont presque toutes abandonnées aujourd'hui⁴. En dépit de recherches sur place, il ne m'a pas été possible de situer avec précision tous les lieux d'extraction, qui furent certainement fort nombreux, mais parfois aussi très temporaires; j'aborderai néanmoins, en progressant topographiquement de l'est vers l'ouest, les différents marbres de cette région utilisés à des fins décoratives⁵. Toutefois, dans ce domaine déjà largement étudié par le professeur Francis de Quervain, je m'efforcerai de donner surtout des renseignements inédits, me contentant, pour les caractéristiques techniques et géologiques, de renvoyer le lecteur à quelques publications fondamentales⁶.

La Tinière (Villeneuve)⁷

A proximité de Villeneuve, la vallée de la Tinière a donné son nom – en termes de marbrerie – à un calcaire énigmatique, brèche noduleuse dont la pâte intersticielle peut prendre les teintes rouge, brun, verdâtre ou violet (fig. 1, 2, 3). Se rattachant géologiquement à l'Argovien-Séquanien dans la grande période du Malm, ce niveau résulte d'un processus de formation encore mal expliqué. On comprend mal également pourquoi la vallée de la Tinière donna son nom à ce matériau, puisque cette couche y est très sporadiquement représentée, peu importante (au maximum 1,5 m d'épaisseur) et très difficile d'accès, donc pratiquement inexploitable en carrière. L'Argovien est par contre bien développé sous les Rochers-de-Naye (pente occidentale) et surtout de part et d'autre du col de Jaman, en des endroits toutefois encore éloignés, au XIXe siècle, des axes de circulation, donc difficilement accessibles. Aucune carrière de ces marbres n'a été retrouvée dans la vallée de la Tinière, pas plus qu'une quelconque mention

de ces exploitations dans les archives de Villeneuve. Aussi faut-il imaginer que les marbriers y débitaient des blocs épars, assez fréquents dans les éboulis. Cette origine paraît confirmée par l'existence, dans la collection des marbriers Doret, de plusieurs échantillons polis du XIXe siècle, provenant de cailloux roulés du torrent de la Tinière⁸. Peut-être exploita-t-on ce marbre également sur le territoire de la commune de Veytaux à l'est de Grandchamp, où l'Argovien affleure aussi (coord. 561,220/139,920). A proximité immédiate, on trouvait en effet une scie à marbre installée dès 1736 par le lieutenant Rivaz⁹.

Sous une forme non polie, ce calcaire noduleux fut employé déjà comme pierre à sculpter au Moyen Age, puisqu'on le rencontre au château de Chillon (grande cuisine et «aula magna»: on y tailla la base des colonnettes des fenêtres, milieu XIIIe siècle), ainsi que dans le mur d'enceinte du château de La Tour-de-Peilz où l'on trouve cette pierre (en remploi?) utilisée pour un encadrement de porte avec linteau à accolade (XVe–XVIe siècle).

L'un des plus anciens exemples de ce marbre sous forme polie (variété rouge) figure au château de Vullierens (cheminée, 1713). Le même matériau brun roux fut utilisé en 1773 par Jean-François Doret à l'église Saint-Ours de Soleure, appelé inexplicablement «verd campand» dans la convention que signa le maître¹⁰. Les autres marbriers qui travaillaient alors également à Saint-Ours, Johann Friedrich Funk II et Peter Scheuber l'utilisèrent aussi en importantes quantités. Au XIXe siècle, son emploi fut très fréquent, alors dans toutes ses variétés, rouge, brun, vert et violet, sous forme de cheminées, de tables, de dallages, de soubassements, etc.

En dépit d'un usage courant déjà bien avant la Révolution française, aucune mention d'archives, aucun spécimen du XVIIIe siècle, ni dans la collection des échantillons Doret, ni dans celle des Funk de Berne, ne témoigne de l'utilisation de ce matériau. L'absence de carrières bien attestées doit-elle faire supposer une importation de ces marbres jusqu'au XIXe siècle? Cette hypothèse est étayée par une lettre de Louis Doret encore en 1829, qui demande de pouvoir tirer profit d'un rocher près de la route, entre Veytaux et Chillon, affirmant que cette exploitation aurait l'avantage «de fournir au même prix qu'en Savoie une partie des matériaux ... que jusqu'ici il a fallu tirer de l'étranger ...»¹¹. Aurait-il souhaité de débiter un bloc d'Argovien tombé à proximité des falaises de Bajocien qui se trouvent au niveau de la grande route?

Une importation de ces matériaux peut donc être envisagée; les couches du Jurassique supérieur, correspondant aux brèches de la Tinière, se poursuivent ailleurs dans les Alpes, ce qui explique que l'on retrouve ce faciès, non pas toujours exactement semblable, mais tout au moins simi-

laire, dans les marbres noduleux rouges de Véronne¹², dans ceux de Guillestre dans le Briançonnais¹³, et aussi à Saint-Jeoire et Tanninge (Haute-Savoie)¹⁴. Il est pourtant peu vraisemblable que ces marbres aient été importés en grandes quantités au XVIIIe siècle, provenant de régions qu'aucune voie directe et facile ne reliait à la nôtre.

Par contre, dans le Chablais savoyard, les marbres de la Vernaz jouirent autrefois d'une certaine notoriété; cette carrière, exploitée «rationnellement» depuis 1880 environ, fournit peut-être des pierres déjà bien auparavant¹⁵. Il convient de signaler également, dans le même secteur, la carrière de «Chez Layat» près du village Le Lavouet, qui fournit au XVIIIe siècle les marbres de Thonon, notamment ceux de l'église Saint-Hippolyte (marches et balustrade du chœur datés 1725), et les vasques de la fontaine sur la place de l'Hôtel de Ville (1737)¹⁶. Ces matériaux, de la même couche géologique que les marbres de la Tinière, présentent une similitude frappante avec ces derniers et auraient pu être facilement amenés à Vevey par le lac. C'est donc peut-être au XIXe siècle seulement que les Doret exploitèrent systématiquement les blocs éboulés de la vallée de la Tinière: c'est en tout cas alors seulement qu'apparaît cette dénomination.

Arvel (Villeneuve)¹⁷

Ce calcaire à échinodermes qui se rattache au Lias moyen existe en deux coloris. La variété gris-noir (couche inférieure) très dure et compacte, fut réservée à la confection de dallages. La variété rose-brun, à veines plus sombres, appelée au XIXe siècle «marbre d'Arvel», «marbre chocolat», puis plus tard «Arvel rose», est légèrement moins dure que la précédente, prend un beau poli et fut généralement utilisée pour les travaux de décoration.

L'un des plus anciens emplois de pierre d'Arvel en tant que «pierre noble» figure à la Cathédrale de Lausanne, où ce matériau fut mis en œuvre pour construire les murs de la chapelle d'Aymon de Montfalcon (1505-1506), décorés de très fines sculptures. Je n'en connais pas d'autre application notable autre que comme simple pierre de construction pendant les siècles suivants. Ce n'est qu'à partir de 1800 que ce matériau bénéficie d'un regain de faveur. On le rencontre alors fréquemment sous forme polie, utilisé pour des dallages, cheminées et fontaines domestiques.

L'histoire des multiples carrières d'Arvel est mal connue, puisqu'il faut tenir compte d'un morcellement extrême des propriétés au pied de la montagne. En outre, les plans et registres cadastraux ne fournissent presque pas de renseignements sur les exploitations de matériaux pierreux. On sait cependant que Louis Doret de Roche est propriétaire dès 1827 d'une parcelle de terrain au pied du Mont-Arvel. De là viendra vraisemblablement le marbre rose-brun fourni en grandes quantités par la suite. Mais les marbriers Turel et Doret en polirent déjà auparavant, notamment pour la Villa Mon-Repos à Lausanne (1825-1826, fig. 4)¹⁸.

Roche¹⁹

Les carrières actuellement connues à Roche, soit celle de Sauquenil (ouverte en 1906, abandonnée peu après) et celle de la fabrique de ciment (ouverte en 1896), sont donc de création relativement récente. Mais on exploita certainement du marbre à Roche au XVIIIe siècle déjà, puis qu'une branche des Doret s'y installa en 1756. Vers 1820-1830 on y trouve, outre les installations des Doret, les scies à marbre de Charles Girard, Frédéric Maison et François Mottier²⁰.

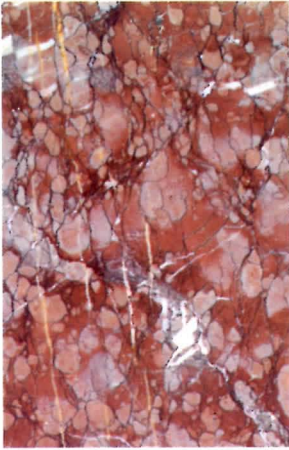
Les Doret exploitèrent à Roche du marbre rouge, en bordure de l'ancienne route de Villeneuve à Aigle, au lieu-dit «En la Preisaz» ou «Sur les Oches»²¹ (coord. 561,220/134,000-400). Des traces d'extraction sont encore visibles aujourd'hui, quoique la végétation ait envahi le site, dans cet important banc de calcaire gris du Malm, caractérisé par de nombreuses veines de calcite et prenant, par endroits, des teintes rougeâtres plus ou moins prononcées, qui valurent à cette variété l'appellation «Rouge de Roche», puis «Rouge Suisse». Les marbriers Doret exploitèrent très probablement aussi ce même banc, affleurant «Sous le Scex» soit à côté de leurs scies à marbre²². De là vient peut-être une bonne partie du «Gris de Roche», appelé par la suite «Gris Suisse».

Truchefardel

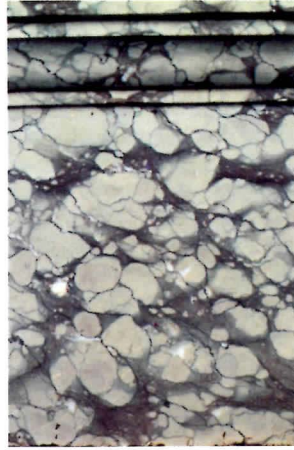
(aujourd'hui La Coche, Yverne)²³

Située entre Roche et Yverne, mais sur le territoire de cette dernière commune (coord. 561,200/133,400), cette carrière exploitée pendant des siècles fournit des marbres réputés, tirés d'un banc de Malm coralligène, riche en fossiles, qui se distingue de ses voisins, pourtant de la même époque, par la richesse de ses colorations. En termes de marbrerie, on l'appelait «marbre de Roche», ou, à Berne, «Viviser Marmor», en relation avec les Doret, qui exploitaient le site. Trois types de coloration, variant dans la même carrière d'une veine à l'autre et accusant entre eux tous les fondus et dégradés possibles, tous richement veinés de calcite, déterminent les distinctions suivantes: «Gris de Roche» (plus tard «Gris Suisse», gris à veines blanches); «Rouge de Roche» (plus tard «Rouge Suisse», gris mêlé de rouge). Ces deux variétés sont les mêmes que celles exploitées ailleurs dans le même banc du Malm, sur le territoire de Roche. Enfin on trouve à Truchefardel le «Rouge jaspé» ou «Jaspé de Roche», qui fit toute la valeur particulière de cette carrière et contribua à la célébrité des marbriers Doret. Ce matériau présente un mélange caractéristique, mais très variable, de rouge brique, jaune, brun et gris (fig. 6).

Le plus ancien emploi de «Rouge jaspé» que nous connaissions n'est pas romain, comme aurait pu le faire croire une datation erronée de la colonne du «Anna-Seiler-Brunnen» à Berne²⁴, mais se rencontre aux colonnes du portail de l'Hôtel de Ville de Lausanne (1674), dû à l'architecte Abraham de Crousaz²⁵. Ce dernier a d'ailleurs laissé dans ses écrits une «recepte pour polir le marbre», document assez rare pour être transcrit ici intégralement: «Appres lavoier frotte de gre ou de pierre de moulin ou de molasse lusuace que toutes les marques du marteau soient enlevees frottez le encor de grosse pierre ponce et appres de la petite ponce et ensuite de cendres de sarmens appres quoy vous prendrez de l'eau de vie et en mettez quelques gouttes sur le dict marbre et une pincée de la poudre suivante puis frotterez avec de la peau ou toile iusuace qu'il soit poli appres quoy le torcherez bien de toile blanche.» – «Et pour faire la susdicte poudre faudra prendre une livre destain fin, demi livre de sublimé, un quart de livre de sel ammoniac, demi quart de livre de soufre vif, deux onces de vif argent que mettez dans un creuset tout ensemble. Appres que le stain sera fondu et avec une cuiller de fer à long manche amasserez tousiours la superficie que mettez dans un plat de terre vernix et lors quil ny aura plus guerre de reste sortirez le dict reste et ce que vous aurez levé avec la cuiller, le remettez au creuset et ferez bon feu une nuit et trouverez vostre poudre faite, de laquelle userez comme est dict ci dessus.»²⁶ De Crousaz applique effectivement cette recette aux colonnes de l'Hôtel de Ville de Lausanne, puisqu'il porte dans ses



1



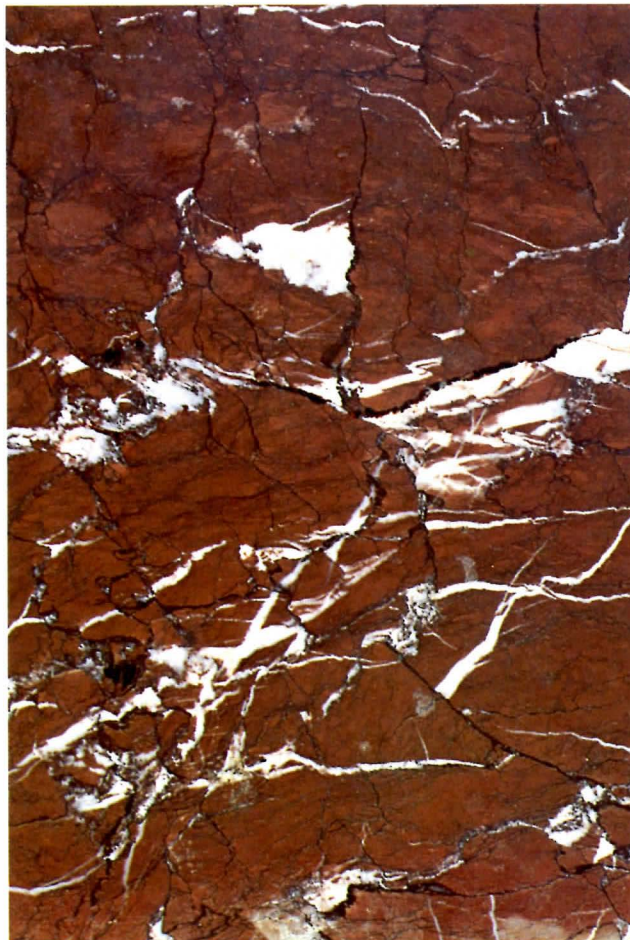
2



3



4

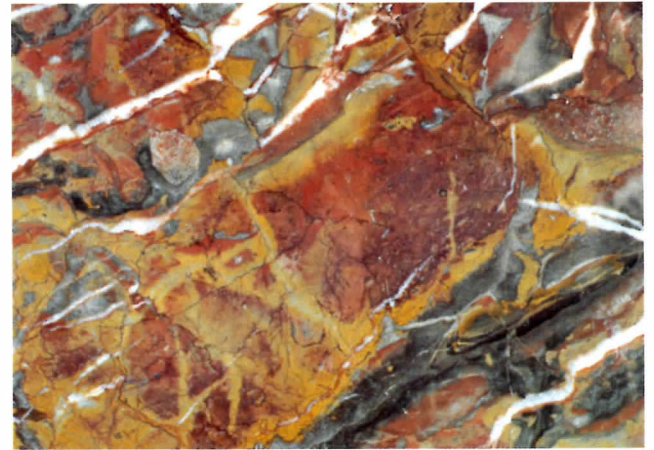


5

comptes, le 6 mai 1674: «J'ai rendu au masson qui polit le marbre pour lequel il avait livré pour de l'eau de vie et de la potté, 2ff. 7 s.»²⁷

Les rochers de Truchefardel (appelés aussi, au gré des plans anciens, La George ou Bouttafardel) étaient propriété, vers 1660, de Jacques Corniolley. Aucune exploitation de carrière n'est indiquée sur les plans anciens, qui mentionnent simplement «curtil, raspe et buisson»²⁸. Il en est de même en 1718; ces prés et rochers appartiennent alors à Susanne Delacrettas²⁹. En 1756, pourtant, Vincent Doret affirme qu'on avait déjà travaillé dans sa famille à cette carrière de «père en fils»³⁰, et obtient l'autorisation de construire une scie à marbre à Truchefardel. Il s'établira dans la plaine, au pied de la falaise, et au début du XIXe siècle encore, ses descendants ne seront possesseurs que d'une petite parcelle située entre la route et le rocher, le Scex proprement dit appartenant à trois autres propriétaires³¹. Vraisemblablement, les marbriers exploitèrent-ils ces matériaux sous licence, jusqu'au 13 novembre 1837, date à laquelle Louis Doret racheta cette carrière à la commune d'Yvorne³².

Dix ans après l'installation de la scie Doret à Truchefardel, la carrière était déjà célèbre, signalée par d'éminents voyageurs et naturalistes pour la beauté de ses marbres ainsi que pour l'intérêt des animaux fossiles qu'on y rencontre. Je ne citerai que les plus anciens de ces témoignages, notamment ceux de E. Bertrand (1766), P. Bordier (1773) et G.S. Gruner (1775)³³. Peu après, en 1787, cette carrière est signalée sur la carte de F.S. Wild³⁴, et H. B. de Saussure écrit en 1786: «C'est presque le seul [marbre] dont on fasse usage à Genève et dans le Pays de Vaud; il en va même beaucoup à Lyon.»³⁵



6

1 Brèche noduleuse de la Tinière. Variété rouge.

2 Brèche noduleuse de la Tinière. Variété violette.

3 Brèche noduleuse de la Tinière. Variété verte.

4 Lausanne, Mon-Repos. Fontaine du vestibule, en marbre d'Arvel, d'Arzier et de Saint-Triphon (1825).

5 Châble rouge.

6 Marbre rouge jaspé de Truchefardel.

Les installations des Doret de Roche seront rachetées en 1829 par un membre de la branche de cette famille restée à Corsier-sur-Vevey, Louis Doret, qui reconstruira la scie en 1832. Après une interruption d'exploitation à la fin du XIXe siècle, la carrière sera reprise en 1905, puis abandonnée définitivement vers 1930³⁶.

Le Châble Rouge (Yvorne)³⁷

Ce matériau rouge-brun que traversent d'importantes veines de calcite apparaît en termes de marbrerie au XIXe siècle et ne correspond pas à une carrière précise que j'aie pu retrouver. L'emploi d'un marbre de cette dénomination n'est jamais mentionné dans la bibliographie spécialisée. Pourtant à proximité d'Yvorne existe un lieu-dit qui porte encore le même nom (coordonnées 562,000/132,200) et où affleurent d'importantes couches de calcaire que les géologues appellent «Couches Rouges», appartenant au Crétacé supérieur, riches en microfossiles. De Saussure est l'un des premiers à avoir étudié ces roches en les observant à proximité des carrières de Truchefardel: «On voit dans le haut de la montagne, derrière et au-dessus de ces marbres, des bancs d'une pierre rouge, dont les parties les plus atténuées ont vraisemblablement formé la matière colorante de ce marbre. J'ai ramassé dans un ravin qui n'est pas loin de la carrière quelques fragments de cette pierre, qui avait glissé du haut de la montagne. Elle a un grain assez grossier et un peu écaillé, se raye en gris et exhale une forte odeur de terre comme la pierre de roche, mais elle fait effervescence avec les acides. Elle contient donc de la terre calcaire mêlée avec de l'argile et du fer.»³⁸

La présence d'un matériau aussi coloré à proximité de la scie à marbre de Truchefardel a certainement excité la curiosité des marbriers Doret, surtout au XIXe siècle, après les troubles de la Révolution et de l'Empire, alors qu'ils cherchaient à diversifier leur production en vue de reconquérir un marché sérieusement ébranlé. Ils ont donc dû s'apercevoir que ce calcaire argileux, quelque peu schisteux, prenait un beau poli. Quoique tous ces marbres du Chablais vaudois perdent leur éclat s'ils sont exposés aux intempéries et ne conviennent donc guère, en principe, aux travaux d'extérieur, ce Châble rouge, moins que tous les autres, ne supporterait les effets de l'érosion. Aussi l'utilise-t-on exclusivement pour des aménagements intérieurs. L'un des plus anciens exemples connus se trouve au château d'Hauteville à Saint-Légier (salle à manger, socle d'un vase chinois, 1811?, fig.5)³⁹. Par la suite, on rencontre un certain nombre de tablettes, dallages et cheminées exécutées avec ce matériau, mais ce dernier resta (en raison de sa fragilité ou de sa difficulté d'extraction en gros blocs?) d'un emploi beaucoup plus rare que les autres marbres vaudois.

Saint-Triphon (Ollon)⁴⁰

Ce calcaire siliceux, gris, à grains fins et rares veines de calcite, se rattache géologiquement au Trias, se taille et se polit fort bien en devenant alors d'un beau noir. Ses qualités intrinsèques ainsi que la facilité de son extraction, dans le mamelon rocheux de Saint-Triphon près d'Ollon, le firent servir à divers usages architecturaux dès une époque fort ancienne. Ainsi on le rencontre déjà sous forme polie au jubé de la Cathédrale de Lausanne (vers 1260), et, à la même époque, à l'autel de l'église de Romainmôtier. Au Moyen Age, ce marbre jouissait même d'une réputation étendue, puisque vers 1320 des échantillons sont envoyés au comte de Savoie jusqu'à Paris. Cette pierre est utilisée également lors de la construction de l'église de Brou (départ. Ain, 1513-1532)⁴¹. Dans le bassin lémanique, les trop nombreux exemples de son application

ne pourraient être énumérés ici, et je me contenterai de signaler les colonnes du portail de l'Hôtel de Ville de Genève (1621)⁴².

De nombreuses carrières furent exploitées tout autour de cette colline de Saint-Triphon, mais l'une des plus importantes paraît avoir été celle de Fontenailles, qui fournit, comme son nom l'indique, d'innombrables bassins de fontaines (coordonnées 564,450/127,150). En 1767, les frères Vincent et Jean-François Doret l'achètent pour 1450 florins à Jean-Louis Mérimet. Ils lui paient en outre 1650 florins pour la forge qui s'y trouve et son outillage, consistant en trois crics, deux grands et deux petits «pofer» (pieux ferrés, barres à mine?) deux pistolets à percer les pierres, vingt piques, cent vingt livres de cognées de fer, un marteau «batteran» et un dit «têtu», deux martelins, deux marteaux à forger, une grande équerre, le soufflet pour la forge, un «bigorne» (enclume à deux pointes), un étai, deux paires de tenailles, une petite enclume et un petit char⁴³.

Au début du XIXe siècle, les Doret possédaient en outre des prés à Saint-Triphon, aux Andonces. Probablement y voyaient-ils une réserve, une éventuelle exploitation possible, tout comme l'architecte lausannois Matthieu Henri Perregaux qui possédait, à titre spéculatif assurément, deux parcelles de pré en limite des carrières de Fontenailles⁴⁴. Je ne mentionnerai ici que pour mémoire quelques-unes des carrières plus petites à Saint-Triphon, notamment celles de Daniel Veillard, de Marie Roud, de Jean-David Reymond (en Charpigny), d'Antoine Cullaz, originaire de Samoëns (Dessous la Porte) et de Gédéon Pousaz (Fontenailles)⁴⁵. Ces carriers protesteront vigoureusement à la parution de l'annonce publicitaire que fit Louis Doret, en 1833, affirmant avoir racheté la quasi-totalité des carrières de Saint-Triphon⁴⁶. Aujourd'hui les exploitations du Lessus et des Andonces sont seules encore en activité, mais ne produisent plus guère que des matériaux concassés utilisés comme ballast.

Conclusion

Il est évident que le choix de tel marbre plutôt que de tel autre est révélateur de toute une esthétique, bien plus que d'un simple goût particulier. On observe ainsi, au XVIIIe siècle, des différences notables entre les mobiliers religieux protestants et catholiques. En effet, pour ces derniers se fait sentir un intérêt soutenu pour les marbres de couleur, correspondant à un penchant bien connu pour une certaine opulence dans les formes décoratives. Les Doret emploient ainsi intensivement surtout le Rouge jaspé de Truchefardel, et la brèche noduleuse rouge-brun (importée de Savoie?), ainsi aux autels de Saint-Maurice (Valais, vers 1725), de Saint-Ours à Soleure en 1773, etc. Par contre, sur territoire vaudois et à Genève, ces marbriers ne trouvaient guère, dans les sobres paroisses réformées, une clientèle susceptible de passer d'importantes commandes. Chez nous, l'austère marbre de Saint-Triphon, qui fit ses preuves comme dalles funéraires et tables de communion dès le Moyen Age, conserve une grande faveur dans les églises protestantes du XVIIIe et XIXe siècle⁴⁷, en compagnie du calcaire jaune de La Sarraz ou d'Arzier⁴⁸. Aussi faut-il chercher dans le «mobilier» laïc des grandes demeures surtout, mais aussi des maisons bourgeoises, une production marbrière comprenant des tablettes de consoles et de commodes, et surtout des cheminées, pour lesquelles on peut observer une évolution dans le choix des matériaux.

La cheminée de salon, dans son acception moderne, apparaît chez nous à la fin du XVIe siècle (château de La Sarraz, d'Avenches, etc.), mais elle était alors encore fort

grande, dotée d'un manteau et d'une hotte très développés souvent décorés en relief, et pour lesquelles on utilisa surtout la molasse et le calcaire jaune du Jura. Au cours du XVIIe siècle, cet élément de confort se généralisa et prit des proportions plus réduites. Elle se caractérise, à la fin du siècle, par un manteau rectiligne à angles droits et fortes moulures en tores. Les rares exemples que je connaisse, à vrai dire au pied du Jura, sont alors en calcaire jaune poli (château de L'Isle, Commanderie de La Chaux près Cossonay, château de la Lance près Concise). Mais les sources d'archives attestent que pour le château de L'Isle, on fit venir également, en 1696, des cheminées en marbre noir de Saint-Triphon (aujourd'hui disparues)⁴⁹. Cette même forme de manteau, très géométrique, se retrouve à la maison d'Aspre à Aubonne (1703), cette fois en marbre gris de Roche. Puis, dans le cours du XVIIIe siècle, les formes s'assouplissent, les moulures et décorations se multiplient. Les marbres alors les plus fréquemment employés dans notre région sont le Gris de Roche, le Rouge jaspé et la brèche noduleuse rouge-brun, qui conviennent bien aux fantaisies du décor Louis XV et Louis XVI.

A la suite des bouleversements sociaux de la fin du XVIIIe et début XIXe siècle, s'opère un changement de clientèle, puisque à l'aristocratie succède une riche bourgeoisie. On note alors aussi un glissement dans le goût du public, aussi bien dans le décor religieux que laïc, vers des marbres plus austères, allant de pair avec une architecture néo-classique très sobre. Apparaissent alors des éléments aux lignes souvent simplifiées à l'extrême, en marbre noir de Saint-Triphon, en gris de Roche, et l'on apprécie des matériaux «nouveaux» tels que le marbre d'Arvel, la brèche de la Tinière verte ou violette, le Châble rouge, voire la sombre serpentine tirée de blocs erratiques. Parallèlement à ce mouvement, le Rouge jaspé de Truchefardel marque un recul progressif.

Dès le troisième quart du XIXe siècle, on observe un nouveau tournant dû à la découverte et mise en valeur de nouvelles carrières, notamment en Valais. Ainsi à Saillon, dont le marbre blanc surtout, mais aussi le bleu Turquin étaient exploités déjà en 1830⁵⁰, on découvrit vers 1875 de nouvelles variétés, parmi lesquelles le célèbre Cipolin, dont on avait recherché en vain pendant des siècles les carrières perdues ou abandonnées depuis l'Antiquité. Cette découverte eut un retentissement considérable dans le monde des architectes et des décorateurs, et Charles Garnier voulut être le premier à utiliser ce précieux Cipolin de Saillon pour son Opéra de Paris⁵¹. Peu après, les brèches de Vionnaz et Muraz firent également leur apparition sur le marché des pierres polies⁵².

Mais le développement du chemin de fer, parallèlement à l'évolution du goût pour un style plus riche, d'abord néo-classique chargé, puis néo-baroque, impliquant un retour à des matériaux plus colorés, fut lourd de conséquences pour nos marbres régionaux. Parmi la multitude des fournisseurs de marbres étrangers, il faut mentionner, dans les régions voisines, la Haute-Savoie, dont la richesse à cet égard avait été reconnue déjà au XVIIIe siècle⁵³, mais qui ne pourra vraiment développer ses possibilités que grâce à des transports améliorés. Entre autres, les jaspés de Saint-Gervais bénéficient alors d'une grande popularité⁵⁴. On assiste aussi à l'importation massive de marbres italiens, par le tunnel du Saint-Gothard, et déjà auparavant par le tunnel du Mont-Cenis, débités et travaillés entre autres à Saint-Michel-de-Maurienne⁵⁵. La même époque marquera l'apogée des carrières de Sampans et Damparis (Jura) dont le marbre rose est exploité industriellement⁵⁶. Une telle évolution économique ne pouvait qu'entraîner un

abandon progressif des petites carrières régionales, dont les méthodes d'extraction n'étaient plus compétitives. Ainsi les marbres autochtones perdent peu à peu leur caractère de pierres nobles et se voient réduits, au début du XXe siècle, à égayer les soubassements des vitrines de nos magasins, pour être abandonnés complètement par la suite.

Il n'en reste pas moins que ces matériaux régionaux furent longtemps mis en œuvre avec brio, notamment par les marbriers Doret qui, par leur activité artistique, leur procurèrent une très large diffusion, exportant à Fribourg, Soleure, Zurich, Bâle, mais aussi beaucoup en France et jusqu'en Russie. On peut admettre en outre que la gamme des matériaux dont disposaient ces artisans, exceptionnellement variée, comparée à celle des Funk de Berne, ait puissamment concouru à leur grande renommée.

Notes

Abréviations

AC	Archives communales
ACV	Archives cantonales vaudoises
AE	Archives d'Etat
KDM	Die Kunstdenkmäler der Schweiz
MAH	Les Monuments d'Art et d'Histoire de la Suisse
Reg. Cons.	Registre du Conseil
Reg. Mun.	Registre de la Municipalité

1 Je remercie ici le professeur Marcel Grandjean, qui non seulement fit naître cette recherche par ses encouragements, mais qui l'enrichit aussi par les nombreux et précieux renseignements dont il me fit bénéficier. J'ai été considérablement aidé dans l'approche des lieux d'exploitation par des géologues, MM. les prof. H. Badoux, M. Weidmann et A. Baud (Institut de géologie de l'Université de Lausanne), ainsi que par M. Cl. Félix (Laboratoire des matériaux pierreux de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne) qui a bien voulu faire scier et polir de nombreux échantillons de marbre. A eux tous va ma grande reconnaissance.

2 RAPPORT À LA SOCIÉTÉ VAUDOISE D'UTILITÉ PUBLIQUE SUR L'EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE SUISSE, Lausanne 1833, pp.64 sq.

3 P. BISSEGER, Les marbriers Doret, deux siècles d'activité. Faute de place dans ce contexte, une étude consacrée à ces artisans sera publiée par ailleurs.

4 Les carrières d'Arvel et de Saint-Triphon sont seules encore en activité, ne fournissant plus des marbres, mais essentiellement des matériaux de ballast.

5 Font exception les carrières de Chalex, près d'Aigle, ou de Sous-Vent près de Bex, exploitations relativement récentes, dont les matériaux n'ont guère joué de rôle dans l'histoire de la décoration.

6 A. JEANNET, Monographie géologique des Tours-d'Ai et des régions avoisinantes (Préalpes vaudoises) dans: Matériaux pour la carte géologique de la Suisse, Berne 1912/1913 et 1918. – P. Niggli, U. Grubenmann, A. Jeannet, Die natürlichen Bausteine und Dachschiefer der Schweiz, in: BEITRÄGE ZUR GEOLOGIE DER SCHWEIZ, Bern 1915. – H. BADOUX, Atlas géologique de la Suisse, 1/25000, feuille 1264 Montreux, avec notice explicative, Berne 1965. – F. DE QUERVAIN, Die nutzbaren Gesteine der Schweiz, Bern 1969 (3e édition). – A. MOSER, Prodromus eines westschweizerischen Steinbruch-Verzeichnisses, manuscrit en xérocopie à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, laboratoire des matériaux pierreux.

7 L'emploi de ce matériau, sous forme polie, n'a jamais été relevé, à ma connaissance, dans les ouvrages spécialisés. Pour les données géologiques, voir JEANNET, op. cit. (note 6), pp. 547, 551-552 et BADOUX, op. cit. (note 6), p. 11.

8 Collection conservée au Musée de géologie de Lausanne.

9 ACV, Gb 349 b 2, fo 14 (plan 1764).

10 «(...) La platte bande qui règne sous les dits talons renversés y compris l'arrière corps et les deux socles sur les piédestaux en

marbre verd campand No6. (...) La gorge en forme de cloche au dessus de l'urne et tous les cadres de deux pilastres et arrières corps compris les deux congés, en verd campand No6», etc. Staatsarchiv Solothurn, St. Ursen, «Kirchen und Glogen comision Prothocol», 1760-1781, pp. 402-405, 23.5.1773.

Le marbre de Campan (Hautes-Pyrénées) était réputé pour ses variétés vert et rouge. Ce nom singulier que donna Jean-François Doret au matériau de provenance régionale qu'il utilisa en définitive demeure énigmatique, les brèches noduleuses utilisées étant sans ressemblance avec les marbres français. Jean-François Doret n'utilisa pas de vert Campan à Soleure, et il est en outre bien difficile d'imaginer qu'il ait eu l'intention, à l'origine, de mettre en œuvre en quantités si importantes un marbre importé de fort loin.

11 ACV, K III/10, 16.2.1829, p. 6.

12 F. DE QUERVAIN, Eine alte Marmorarbeit im Saanenland in: Schweizer Strahler, vol. 3, No 7, août 1974.

13 A. JEANNET, op. cit. (note 6) p. 593.

14 B. STUDER, Geologie der Schweiz, Bern u. Zürich 1853, t. II, pp. 48, 51 (aimable communication de M. le Prof. Dr. F. de Quervain). Voir aussi: A. LOMBARD, Les Préalpes médianes entre le Risse et le Somman (vallée du Giffre, Haute-Savoie), Thèse No 1023, Univ. Genève, Bâle 1940, pp. 97-100.

15 Coordonnées 535,000/129,700 (Carte nationale suisse, 1:50000, assemblage 271, Chablais); H. BADOUX, Carte géologique de la France, 1:50000, Thonon-Châtel, XXXV-28, notice j 6-9, j. 5.

16 Coordonnées 531,250/126,750 (Carte nationale suisse, 1:50000, Chablais); MÉMOIRES ET DOCUMENTS PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE CHABLAISIENNE, XLIV, 1938/9, pp. 4-13, La fontaine de la place de l'Hôtel de Ville. - IBIDEM, XLIX, 1949, pp. 34-35.

17 BEITRÄGE ZUR GEOLOGIE DER SCHWEIZ, op. cit. (note 6), pp. 61, 247. - JEANNET, op. cit. (note 6), p. 426. - BADOUX, op. cit. (note 6), p. 9. - DE QUERVAIN, op. cit. (note 6) 6), pp. 119-121. - MOSER, op. cit. (note 6), Villeneuve.

18 M. GRANDJEAN, MAH Vaud IV (à paraître).

19 BEITRÄGE ZUR GEOLOGIE DER SCHWEIZ, op. cit. (note 6), p. 216. - DE QUERVAIN, op. cit. (note 6), p. 121. - MOSER, op. cit. (note 6), Roche.

20 AC Roche, A 3, Reg. Mun. p. 169, 6.9.1821; p. 199, 2.8.1823; p. 303, 21.8.1828.

21 AC Roche, GA 3 (vers 1775), fo 16 et fo 48; A 2, Reg. Mun. p. 181, 23.8.1805.

22 ACV, Gb 13 c 1 fo 2.

23 BEITRÄGE ZUR GEOLOGIE DER SCHWEIZ, op. cit. (note 6), p. 247. - JEANNET, op. cit. (note 6), pp. 123-124. - MOSER, op. cit. (note 6), Yverne.

24 Datation rectifiée par P. HOFER, KDM Bern I, p. 263-268, et F. DE QUERVAIN, Der Stein in der Baugeschichte Berns, in: Beiträge zur Geologie der Schweiz, Kleinere Mitteilungen, No 49, Bern 1970, p. 20.

25 M. GRANDJEAN, MAH Vaud I, Bâle 1965, p. 387.

26 ACV, Journal de feu Abraham de Crousaz, lieutenant baillival (non classé).

27 ACV, AVL D 312, comptes A. de Crousaz, 6 mai 1674. Cette technique de la «potée d'étain» devait être très généralement connue, et appliquée pendant fort longtemps, puisqu'on en parle encore un siècle plus tard dans le DICTIONNAIRE RAISONNÉ ET UNIVERSEL DES ARTS ET MÉTIERS (...) Paris 1773, t. III, pp. 55-56: «Le marbre étant bien uni, on le frotte avec un linge imbibé de boue d'émeril. Cet ingrédient, qui est une espèce de potée, se trouve sur les roues ou meules sur lesquelles les lapidaires taillent leurs pierres. Le marbre acquiert par ce travail un fort beau poli; mais pour le rendre encore plus brillant, on le frotte avec de la potée d'étain, qui est de l'étain calciné et réduit en poudre grisâtre.»

28 ACV, Gb 15 a (1660-1661), fo 50.

29 ACV, Gb 15 c, (1718), fo 74.

30 ACV, Bb 19/8, p. 727 [sept. 1755].

31 ACV, Gb 15 d 2, (1827-1833), fo 16, No 42 et fo 19, Nos 20-22.

32 AC Yverne, A 7, Reg. Cons. p. 292, 13.11.1837.

33 E. BERTRAND, Recueil de divers traités sur l'histoire naturelle de la terre et des fossiles, Avignon 1776. - P. Bordier, Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie, voir A. Briquet dans: LE GLOBE, Genève 1873, p. 33. - G. S. GRUNER, Versuch eines Verzeichnisses der Mineralien des Schweizerlandes, Bern 1775 (d'après A. JEANNET, op. cit. note 6).

34 F. S. WILD, Essai sur la montagne salifère du gouvernement d'Aigle situé dans le canton de Berne, Genève 1788; voir aussi F. DE QUERVAIN, op. cit. (note 6), p. 117.

35 H. B. DE SAUSSURE, Voyage dans les Alpes, Genève 1786, t. II, p. 541.

36 ACV, G 15, fo 890; MOSER, op. cit. (note 6) Yverne.

37 JEANNET, op. cit. (note 6), pp. 605 sq.

38 DE SAUSSURE, op. cit. (note 35), pp. 541-542.

39 GRAND D'HAUTEVILLE, Le château d'Hauteville et la baronnie de Saint-Légier-La Chiésaz, Genève 1932, pp. 140, 143.

40 BEITRÄGE ZUR GEOLOGIE DER SCHWEIZ, op. cit. (note 6), p. 246. - DE QUERVAIN, op. cit. (note 6), pp. 117-119. - MOSER, op. cit. (note 6), Ollon.

41 M. GRANDJEAN, L'architecture religieuse à la fin du Moyen Age dans le Pays de Vaud, Thèse de doctorat, à paraître, chap. Les matériaux.

42 AE Genève, Rc 120, fo 75, 14.3.1621 (aimable communication de M. Livio Fornara, Genève).

43 ACV R 190 (Marbrerie Doret), 3.10.1767.

44 ACV, cadastre Ollon (non classé), fo 761, 1469.

45 ACV, Gb 9 h 2, (1825), fos 19 et 22; cadastre Ollon (non classé), fos 2038, 675, 1633.

46 P. L. PELET, Miroir de l'économie vaudoise 1762-1850, dans: Deux cents ans de vie et d'histoire vaudoise, La Feuille d'Avis de Lausanne, 1762-1962, Lausanne 1962. (Bibliothèque historique vaudoise, t. XXXIII), p. 133.

47 Eglises de Morges (1634), Corsier (1742), Yverdon (1757), Vufflens-la-Ville (1822), etc.

48 Eglise Saint-Laurent à Lausanne (1717-1719), Vuillierens (1740), etc.

49 ACV, DI 34, Papiers relatifs à la construction du château de L'Isle.

50 RAPPORT..., op. cit. (note 2), p. 66.

51 M. DE TRIBOLET, Note sur les carrières de Saillon en Valais, dans: Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel, Neuchâtel 1881, t. XII, pp. 261-271. - E. GUINAND, Notice sur les marbres de Saillon, dans: Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles, Lausanne 1880, t. XVI, pp. 599-603.

52 F. DE QUERVAIN, op. cit. (note 6), p. 119.

53 Mémoire secret sur la Savoie en 1745, publié par C. A. Ducis, dans: REVUE SAVOISIENNE, 15.8.1870, p. 63.

54 REVUE SAVOISIENNE, 15.1.1867, p. 16. - MERMILLOD, Note sur les jaspes de Saint-Gervais. Ibidem, 25.4.1871, p. 31.

55 V. BARBIER, La Savoie industrielle (2e partie), dans: Mémoires de l'Académie de Savoie, Chambéry 1875, 3e série, t. III, pp. 550, 556.

56 D. BIENMILLER, L'exploitation du marbre rose dans la région de Dole, dans: Travaux présentés par les membres de la Société d'émulation du Jura de 1970 à 1972, Lons-le-Saunier 1974, pp. 211-293.

Photographies. Claude Bornand, Lausanne.